

l'air immobile. La cloche du village s'est mise à sonner, lugubre ; quelqu'un avait dû mourir. Par la lucarne je voyais les corbeaux passer, repasser, affamés. J'avais allumé le feu dans l'âtre, la chaleur enlaçait affectueusement mon corps, comme une mère ; je sentais que j'étais heureux. Et brusquement un sanglot est monté au fond de moi-même, comme si la joie était une trahison et un grand péché. Un sanglot calme, tendre, désespéré, comme d'une mère qui bercerait son fils mort.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais en moi ce sanglot ; quand j'étais triste, il se calmait un peu, je l'entendais comme le bourdonnement lointain d'une abeille ; mais quand j'étais joyeux il se déchainait, irrésistible. Qui donc pleure en moi ? criais-je en prenant peur ; pourquoi pleure-t-il ? en quoi suis-je coupable ?

La nuit était tombée ; je regardais le feu, mon cœur résistait, refusait d'entonner la lamentation ; pourquoi me lamenter ? Aucune tristesse ne venait peser sur mon âme ; le silence, la chaleur ; l'air villageois de la maison sentait la sauge et le coing, j'étais assis devant l'âtre et lisais Homère, j'étais heureux. Je suis heureux, criais-je, que me manque-t-il ? Rien. Qui donc pleure en moi ? Que veut-il ? Que me veut-il ?

A un moment, il m'a semblé qu'on avait frappé à la porte, je me suis levé. Le ciel était très pur et les étoiles brûlaient comme des charbons ardents ; je me suis penché, j'ai cherché dans la rue enneigée, à la lueur des étoiles, pour voir si j'apercevrais des traces de pas humains ; rien. J'ai tendu l'oreille ; un chien, au bout du village, aboyait à la mort ; il avait dû voir la Mort rôder sur la neige. Un vieux berger, vigoureux, que l'on aurait cru immortel, était tombé l'avant-veille dans une crevasse, toute la journée, ce jour-là, il avait agonisé et tout le village mugissait de son râle tonitruant ; à présent il s'était tu ; seul son chien aboyait et hurlait un chant funèbre.

La mort me hérise, les consolations qui parlent de Juge-ments Derniers et de vies futures n'avaient pas encore réussi à me tromper ; je n'avais même pas encore la force d'affronter la Mort sans épouvante.

Je me suis replongé dans Homère, comme si je cherchais refuge sur les genoux du vieil aïeul ; les vers immortels se sont

remis à rouler comme des vagues et à faire éclater mes tempes ; j'entendais, au delà des siècles, la rumeur des dieux et des hommes qui se battaient à l'épieu, je voyais Hélène marcher d'un pas lent sur les murs de Troie, au milieu des vieillards, et m'efforçais, en la voyant, d'oublier ; mais mon esprit était à la Mort. Ah ! pensais-je, si le cœur de l'homme pouvait être tout-puissant et lutter avec la Mort ! S'il pouvait être comme Marie-Madeleine, Marie-Madeleine la putain, pour ressusciter le mort bien-aimé !

Mon cœur s'est serré. Ah ! comment pourrais-je moi aussi le ressusciter, pour être soulagé ! Je sens celui qui gît encore, mort, dans mes entrailles ; c'est lui qui pleure. Il s'efforce de ressusciter, mais n'y parvient pas sans l'aide de l'homme ; et il s'en plaint amèrement à moi. Comment le sauver, pour être sauvé moi-même ?

Mon grand-père serait monté sur son navire de corsaire, serait entré dans les détroits et aurait abordé les vaisseaux turcs, sans distinguer les juifs bourreaux du Christ et les Turcs ; c'est ainsi qu'il aurait déchargé sa bile et qu'il aurait été soulagé. Mon père aurait enfourché sa jument et se serait jeté lui aussi sur les infidèles, le soir il serait retourné du combat et aurait déposé devant l'iconostase de notre maison, sous l'icône de la Crucifixion, les turbans ensanglantés des ennemis des chrétiens ; c'est ainsi qu'il se serait apaisé lui aussi, et qu'il aurait senti, à sa façon, le Christ ressusciter dans son cœur. Mon père était un guerrier et la guerre était le chemin qu'il empruntait pour délivrer et pour se délivrer.

Qu'aurais-je pu faire, moi le déchet de leur lignée ?

En Crète, sur les hautes montagnes, il est rare, mais il arrive que naisse dans une famille d'ogres un être chétif. Le vieil aïeul le pèse, le pèse longtemps du regard, il ne parvient pas à comprendre comment diable a pu sortir de ses entrailles ce résidu. Il convoque en conseil le reste des fauves qu'il a engendrés, ses fils, pour voir ce qu'ils vont en faire.

— Il déshonore notre lignée, rugit le vieillard, qu'allons-nous en faire, les enfants ? Berger, non, il n'est pas fichu de sauter et d'aller voler dans les troupeaux des autres. Guerrier, non plus ; il a peur de tuer. Il déshonore notre race, faisons-en un maître d'école.

Moi, hélas ! j'étais le maître d'école de ma famille. Pourquoi